

*Notre ami et collègue Michel Gresset nous a quittés en juin 2005. Chantal Verdier, Marc Amfreville et Marc Chénétier lui rendent hommage dans ce numéro qui lui est dédié.*

*En outre, nous remercions la Fondation Faulkner qui nous a autorisés à reproduire l'article « Un maître américaniste », ainsi que la bibliographie de notre ami.*

*Dans le numéro 12 de notre revue, Michel Volkovitch s'entretenait avec Michel Gresset et nous le présentait ainsi : « Cela fait trente ans que Michel Gresset traduit Faulkner et les romanciers du Sud, en collaboration une fois sur deux ; participant à la création de l'ATLF en 1973 et d'ATLAS en 1983, cet universitaire n'a cessé depuis de batailler, solidaire des traducteurs à temps complet, pour la défense de la profession ; il a fondé en 1980 le prix Maurice-Edgar-Coindreau, qui récompense le meilleur livre américain de l'année en traduction française ; en 1990, à l'Institut d'anglais Charles V de l'université Paris VII, il a créé le fameux DESS... qui mettait en place une véritable formation à la traduction littéraire ».*

---

Marc Amfreville

## Dans la peau du Maître...

Qu'on me pardonne, parce que l'émotion, si vive encore, risque de submerger toute tentative d'hommage, de commencer ici par le détour d'une anecdote légère, où pour n'être d'abord qu'un filigrane, la présence de Michel hante chaque mot.

Septembre 2004. Vincennes. Festival of America.

Michel Gresset a traduit *The Meadow (Prairie)* de James Galvin dont je viens de traduire le roman intitulé *Fencing the Sky (Clôturer le ciel)*, et tant bien que mal – plutôt mal que bien – je m'acquitte de la tâche d'interprétariat qui m'a été confiée. Les choses ont d'ailleurs même franchement mal commencé : sous les rires moqueurs de l'assistance, je viens de traduire *Cretan* par « crétin », moins une impardonnable faute de culture et de phonétique qu'un lapsus qui en dit long sur ma nervosité extrême et surtout, sur la façon dont je vois sans indulgence le pitre qui se livre à cet exercice impossible de traduction consécutive sans formation préalable.

Une dame qui me fait face, convaincue que les célèbres menteurs crétois me sont inconnus, décide sans charité de lever la main et de porter le coup de grâce. « Question pour le traducteur. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous prétendez avoir traduit le premier roman de Galvin alors qu'un autre a déjà été publié chez le même éditeur, traduit par Michel Gresset. Et pendant que vous y êtes, dites-moi donc pourquoi *The Meadow* a été traduit par *Prairie*, sans article ! »

Je respire. Si la question se veut piégée, il est facile d'y répondre. « Parce que, Madame, *The Meadow* est un des ces textes d'autofiction inclassables où

l'auteur décrit une prairie dans les Rocheuses du Colorado à travers l'histoire de ceux qui y habitent. Parce que ce sont des êtres de légende et qu'en écrivant l'histoire de personnes ayant réellement existé, James Galvin écrit lui-même une nouvelle légende de l'ouest, il est difficile de dire ce qu'est ce texte, mais ce n'est pas un roman. Quant à votre deuxième question, je pense que la suppression de l'article dans le titre français vise... »

Et soudain mes oreilles bourdonnent. Je n'entends pas la suite, elle n'a d'ailleurs aucune importance en dehors du fait qu'elle est insensée. Je m'aperçois soudain, avec une lucidité décuplée par l'épisode du Crétois, que je suis à nouveau en train de faire le crétin. Ne suis-je pas occupé à expliquer, avec un air faussement détaché et très docte, que j'ai choisi de recourir à l'absence d'article, parce que le générique français « la prairie » pourrait faire croire, aurait des allures de, prêterait à confusion avec...

*Je viens d'oublier que ce n'est pas moi qui ai traduit ce premier texte de Galvin.* Je viens, en d'autres termes, de me glisser subtilement dans la peau du Maître, et ce, comble de l'imposture, en m'abusant moi-même. À moins, parce que la véhémence dont je fais soudain preuve vise précisément à défendre un autre que moi, qu'on la trouve plus excusable...

Dans la peau du Maître. En un excès de zèle, les mots ici encore en disent tellement plus que ce qu'on attend d'eux.

Michel Gresset, c'est d'abord mon professeur. Un parmi de *nombreux* autres dans une institution que j'aime et à laquelle je dois tant, Charles-V, mais un de ceux que l'on retient et dont le nom s'impose parmi de *rare*s autres quand on recherche les origines d'une « vocation » d'enseignant en littérature américaine. Je ne veux pas m'étendre – l'exercice de style réclamé est l'hommage au traducteur – mais je dirai, simplement, et ceux qui avec moi suivirent ses cours dans les années 70 me comprendront, que je vois encore se dessiner la figure de l'homme à cheval esquissée, *poétique du regard*, par les mains du professeur. Je ne reviendrai pas sur les longues années où, chargé de cours à Paris VII, je le croise dans les couloirs, et où son soupir amical en dit plus long que les reproches qu'il ne formule pas mais que j'entends : « Et ta thèse ? » Une thèse qu'il finira par diriger, et au risque d'un nouveau *presque* hors sujet, alors que je comprends mieux aujourd'hui ce que ceci demande, je dirai rapidement son attention inlassable, sa disponibilité totale et son exigence stimulante. Tout de même, plus proche du sujet, j'ajouterai son infinie concentration sur la rédaction, ce bonheur d'écrire, cet amour de la langue, qui faisait de lui un lecteur pointilleux jusqu'à la férocité mais rendait ses corrections si fécondes.

C'est dans ce même temps qu'il me confie généreusement, en partage avec Anne Wicke, la traduction d'un roman de T.R. Pearson, *Adieu chère âme* (Flammarion, 1998), lançant nos deux carrières de traducteurs comme il allait aussi faire de nous des enseignants. Une recommandation de Michel Gresset valait en effet dans le monde de l'édition tout autant que sa direction scientifique dans celui de l'université. Une garantie. Une confiance.

Quelques années plus tard, quand Francis Geffard me propose de traduire *Fencing the Sky*, c'est tout naturellement que j'appelle Michel pour m'assurer qu'il ne souhaite pas s'en charger. Déjà malade, il a décidé de ne plus entreprendre de traduction, et il a des mots d'une amitié et d'une justesse que je ne saurais répéter pour m'encourager à entreprendre ce travail « à sa place ». Ces trois derniers termes sont d'ailleurs les miens, ma perception encore d'une presque usurpation que ma réponse péremptoire à la question de la dame allait plus tard confirmer.

Jamais, je l'avoue, je n'ai autant peiné, douté, souffert sur une traduction. Il faut expliquer que le roman en question, situé dans la prairie éponyme du texte précédent, met en scène les mêmes décors et que son intrigue croise parfois, en un clin d'œil plein de malice, les personnes réelles de cette « non-fiction ». Au-delà de ces reprises ponctuelles, l'écriture est la même. J'ai donc durant près d'un an, ausculté la traduction de Michel, sans jamais me reporter à l'original, pour m'imprégner de sa langue, faire miens les mots qui traduisaient ceux d'un même auteur dans des registres pourtant divers. James Galvin en français aurait-il écrit ses deux textes avec un souffle différent ? L'enveloppe, la peau, pouvait varier, mais pas la chair de la langue, pas la matière vivante qui est la substance même de l'écrivain.

En écoutant les choix de Michel, la musique de ses mots, la rigueur de sa partition, jamais je n'ai autant appris. J'ai compris, par sa voix, grave et toujours un peu voilée, qu'entre analyse littéraire, enseignement et traduction, les liens sont si forts qu'ils tiennent captifs et fascinés ceux qu'ils ensèrent.

Je voulais lui dire merci de m'avoir enseigné à tisser ainsi sur plusieurs métiers.